Document généré le 12 oct. 2024 01:56

Journal des traducteurs
Translators' Journal

Girl ou assistante

Robert Dubuc

Volume 9, numéro 1, 1er trimestre 1964

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1061089ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1061089ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)
2562-2994 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cette note

Dubuc, R. (1964). Girl ou assistante. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, *9*(1), 32–33. https://doi.org/10.7202/1061089ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PROBLÈMES ET SOLUTIONS

¶ GIRL ou ASSISTANTE

Ce n'est pas d'hier que chez nous les tenants d'une langue canadienne et les avocats du français le plus pur sont en opposition. Mais ces deux positions ne se condamnent-elles pas elles-mêmes par leurs excès ?

Il faut reconnaître avec nos puristes que le français est d'abord la langue des Français et qu'on ne saurait prétendre parler leur langue si notre vocabulaire ne concorde pas, dans une très large mesure, avec le français qu'on aime à dire aujourd'hui universel.

Par contre, il existe des particularités linguistiques qu'il faut respecter. Ces particularités constituent en quelque sorte les racines que la langue plonge dans le milieu et qui créent cette sorte d'affinité étroite qui s'établit entre une langue et ses locuteurs. A trop se plier aux dictées des puristes, la langue risque de s'anémier. La langue doit garder contact avec le réel.

Le cas de *script-assistante,* en usage au Canada, peut assez bien illustrer cette théorie. Les gracieuses auxiliaires des dieux de l'éther, les réalisateurs, portent en France le nom de *script-girl.* Pourquoi n'avons-nous pas au Canada adopté la même désignation ?

Il ne s'agit pas de préférence esthétique. Les deux expressions n'ont, hélas ! rien à s'envier sous ce rapport. S'agit-il de purisme ? Pas davantage, puisque, dans l'un et l'autre cas, nous sommes en présence d'emprunts.

Il semble que ce soit plutôt le mot *girl* qui soit la pierre d'achoppement. Il est clair que dans l'esprit d'un Canadien français en contact presque continuel avec les mots anglais, ceux-ci évoquent des concepts beaucoup plus précis que dans l'esprit d'un Français qui ignore, ou à peu près, l'anglais.

Pour une Canadienne française, la *girl,* c'est la fille ou la servante. Il n'est pas étonnant que les assistantes des réalisateurs de la télévision canadienne aient cherché à troquer cette fâcheuse épithète à la première occasion. Le mot magique, auréolé d'un charme étranger pour les Françaises, devenait terriblement prosaïque appliqué à nos Canadiennes.

Peut-on, dans ce cas, leur reprocher d'avoir cherché une désignation qui leur parût plus noble ? On peut contester le résultat de leurs efforts. Elles se sont contentées de substituer au mot *girl* le mot assistante, pris lui aussi

à l'anglais[1]. Mais faudrait-il exiger de nos script-assistantes, en plus de toutes les qualités qu'elles possèdent déjà, des vertus de linguistes ?

Quoi qu'il en soit, le mot *script-assistante* semble acceptable dans l'usage actuel de la langue technique de la télévision. On aurait pu, dira-t-on, se contenter de *secrétaire*. Mais non. Certains réalisateurs ont des secrétaires qui les assistent dans leurs fonctions administratives et qui sont tout à fait étrangères à la production proprement dite.

L'emprunt est parfois un mal nécessaire. J'incline à penser que tel est ici le cas. La présence d'un xénisme est toujours gênante. Mais l'usage se charge parfois de le naturaliser. Il faut concéder que sur ce point, *assistant* est plus assimilable que *girl*. Déjà, il a pris la forme française d'*assistante*. Cette forme n'est d'ailleurs pas inconnue de la langue du cinéma[2].

C'est l'association de *script* et d'*assistante* qui est le plus indigeste. Cette union illégitime existera-t-elle toujours ? On aurait pu espérer qu'à l'usage *script* tombe et qu'*assistante* fasse seule sa carrière. Mais la contraction semble plutôt se faire au profit de *script*. A défaut de mieux, résignons-nous; le mot, après tout, n'est qu'une étiquette.

Les formalités d'intégration de *script-assistante* dans la langue posent les questions du trait d'union et du pluriel.

D'après les dictionnaires, *script-girl* s'écrit avec le trait d'union. *Script-assistante*, construit sur le même modèle, devrait donc aussi en prendre un. Et le pluriel ? La règle de l'accord des noms composés, exposée par Grevisse[3], semble la meilleure à suivre ici. En considérant "assistante" comme mot français, on peut le faire varier normalement. Quant à *script*, qui n'a pas encore ses lettres de créance françaises, traitons-le en étranger et laissons-lui l'invariabilité.

Il ne nous reste qu'à regretter que le mot *script-assistante* ne soit pas, du point de vue esthétique, l'égal des bien jolies réalités qu'il recouvre.

Robert DUBUC, Montréal

¶ DU PANEL ET DES JEUX

Il est étonnant de constater jusqu'à quel point la forme d'émission, désignée en anglais sous le nom de *quiz*, semble rejoindre un élément fondamental de la psychologie humaine. Partout le succès de cette formule est à peu près égal. Ces émissions dominent toujours dans la course à la po-

(1) On a substitué en anglais le mot *assistant* au mot *girl*, parce que certains hommes ont rempli cette fonction.

(2) Cf. *Larousse universel*.

(3) "Dans les noms composés, les mots étrangers restent invariables". Maurice Grevisse, *le Bon Usage*, 7e éd., no 293, 7°.